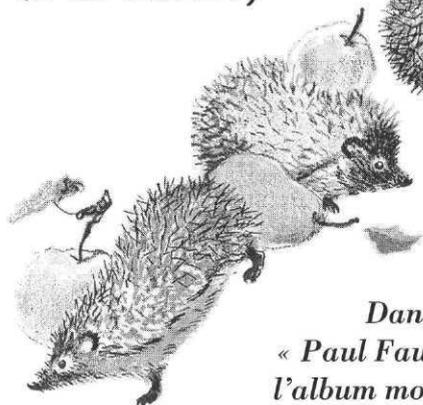


MERVEILLEUX DE LA NATURE,



POÉSIE DU RÉEL,

par Michel Defourny

*Dans son intervention au colloque
« Paul Faucher : Un Nivernais inventeur de
l'album moderne » de Pougues-les-Eaux*,
Michel Defourny s'est attaché à souligner combien le
projet éditorial du Père Castor s'est révélé fécondant dans l'édition
pour la jeunesse : ce que démontrent à la fois l'analyse d'albums
récents et un regard approfondi sur la collection Le Roman des Bêtes.
Nous reproduisons ici de larges extraits de cette communication***

Sans que leurs auteurs, illustrateurs, éditeurs en soient peut-être conscients, de nombreux livres doivent énormément au Père Castor, sur le plan pédagogique, littéraire, esthétique et philosophique. Exigeants sur le plan artistique, ces ouvrages ont été pensés, construits, imagés pour aider les enfants à découvrir le monde d'une manière active, rigoureuse et généreuse : c'est pourquoi, avant d'analyser la collection Le Roman des Bêtes, je voudrais évoquer l'héritage du Père Castor et mettre en évidence la modernité

de ses concepts éditoriaux, en examinant quelques titres ou quelques collections d'hier et d'aujourd'hui.

Dans la lignée du Roman des Bêtes

Tessa Potter et Ken Lilly

Une série de quatre livres de Tessa Potter pour le texte et Ken Lilly pour les images : *Totor, dernier né de la famille loutre* (1998), *Grise-line, histoire d'une maman lapin* (1997), *Talpa, une taupe en détresse* (1998) et *Finaud, histoire d'un jeune renard* (1997) a été publiée

* Cf. Échos p. 51.

** Reproduits avec l'aimable autorisation des organisateurs du colloque, le Conseil général de la Nièvre en collaboration avec François Faucher, que nous tenons à remercier tout particulièrement. Pour le texte complet de la communication de Michel Defourny, qui fait place également à la collection Les Enfants de la Terre, on se reportera aux Actes du colloque qui seront publiés ultérieurement par la BDP de la Nièvre.

en français par Archimède, à L'École des loisirs ; l'édition originale en langue anglaise est parue chez Andersen Press, à Londres en 1996 et 1997. Chacun des volumes s'ouvre sur une magnifique vue aérienne, aux couleurs de l'une des quatre saisons, printemps vert humide... avec l'apprentissage presque accidentel de la nage par un loutron, été vert intense... avec une lapine défendant rageusement ses petits contre une belette vorace, automne doré... avec une taupe chassée de son nid en raison de la montée des eaux, et qui ne cesse d'être menacée par les prédateurs tant qu'elle n'aura pas trouvé un abri sûr, hiver blanc de neige enfin... avec un renardeau affamé contraint de quitter son territoire parce qu'un vieux plus puissant l'en a chassé.

Ces pages de garde plantent le décor dans lequel se dérouleront les aventures ou mésaventures des héros. Le paysage vallonné est traversé par une rivière sinueuse ; l'un des méandres de celle-ci est partiellement masqué par un bosquet appelé « le grand bois », par opposition aux arbres dispersés çà et là.

Des cartouches répartis sur l'ensemble de l'image aident à voir et à identifier différentes espèces végétales (un massif d'ormes, le vieux hêtre, le chêne creux, la mare des



Finaud, histoire d'un jeune renard. ill. Ken Lilly,
L'École des loisirs-Archimède

saules) ou à désigner des endroits directement liés à la vie animale (le repaire du vieux blaireau, la catiche de la loutre, la garenne des lapins, la tanière du renard).

Par-delà les personnages principaux, loutron ou renardeau, taupe ou belette, dont les mouvements ou les attitudes sont rendus avec vérité, le souci de réalisme s'étend à la moindre des fleurs comme à la moindre des larves... Conformément à la tradition anglaise du livre de nature, cette dernière n'est pas idéalisée, elle est.

Elle est énigmatique ou cruelle parfois : ainsi les cadavres d'un lézard gris, d'un cerf-volant et d'une abeille sont embrochés sur des épines de prunellier ; la pie-grièche stocke ses proies de cette façon. Elle est belle le plus souvent : les corolles des fleurs aux couleurs éclatantes s'épanouissent largement en été ; coquelicots, églantiers, chèvrefeuilles ont envahi la page. Il lui arrive d'être mélancolique : feuilles et roseaux pourrissent avec lenteur lorsqu'arrivent les rafales de pluie glacée en automne. Elle est secrète toujours : beaucoup d'attention sera nécessaire en hiver pour déjouer les ruses de la vie et découvrir les ailes repliées du papillon citron en hibernation sous les feuilles de lierre. Chaque double page savamment composée est une véritable œuvre d'art.

Si chacun des albums raconte un bref épisode mouvementé de la vie d'un représentant d'une espèce animale, les autres habitants du lieu ne sont pas oubliés pour autant, qu'ils apparaissent dans les illustrations ou soient nommés dans le récit. Ainsi des liens se tissent entre les différents livres. Au terme des quatre albums, c'est un écosystème que le lecteur a découvert au fil des saisons.

Lorsque l'histoire est achevée, une double page reprend en les agrandissant différents détails des illustrations, accompagnés d'une brève légende. Le lecteur est invité à retrouver ceux-ci dans l'album. Voilà qui aiguise le

regard, mais qui permet en outre de nommer (en utilisant le terme propre ou scientifique dans certains cas) toutes ces petites bestioles ou ces plantes auxquelles le récit n'a pas fait la moindre allusion mais qui étaient cependant présentes dans l'image. Parfois, le commentaire met en lumière une scène secondaire qui aurait pu passer inaperçue ; nous apprenons, par exemple, que nous avions sous les yeux une crevette de ruisseau capturée par une larve de libellule.

Dans une troisième étape, les concepteurs de l'album proposent des activités-nature : aménager son jardin pour y accueillir des oiseaux, fabriquer un refuge pour les animaux ou encore se constituer un musée afin de conserver et classer les trésors récoltés lors de promenades. La lecture trouve ainsi divers prolongements.

William Trimpi George et Lindsay Barrett George

Très proches de cette série, les trois volumes de *L'Étang bleu* ont été édités quelques années auparavant. La collection est américaine : gouaches hyperréalistes, références cinématographiques, alternance de panoramiques, plans moyens et gros plans. Les livres parus chez Greenwillow Books à New York, entre 1988 et 1992, ont été publiés en français chez Archimède, à L'École des loisirs, entre 1989 et 1993. Nous sommes en Amérique du Nord et nous observons la richesse de la vie à la fois dans les eaux de l'étang et sur ses berges... Dans *Le Castor de l'étang bleu*, le maître des lieux se met en mouvement dès que l'obscurité s'est installée ; il répare durant toute la nuit le barrage qui s'était affaissé. Dans *La Tortue de l'étang bleu*, l'héroïne cherche à se nourrir. Les grains de raisin qu'elle espérait ont été emportés avant son arrivée. Lorsqu'après la pluie, elle trouve des vers de terre, la voilà obligée de les abandonner au raton laveur plus agile qu'elle. Contrainte de regagner la vigne sauvage, la tortue bénéficie

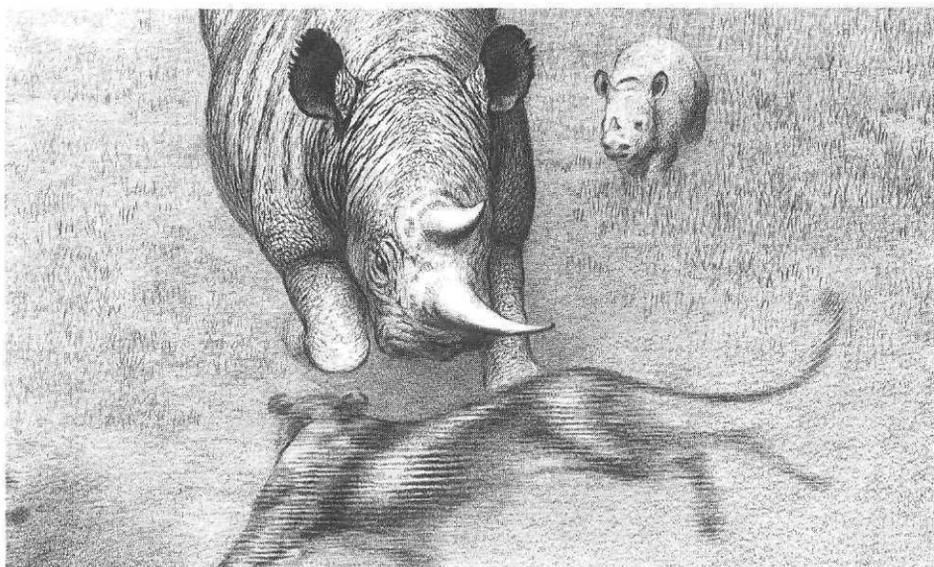


L'Hiver de l'étang bleu, ill. L. B. George,
L'École des loisirs-Archimède

des efforts des gélinittes ; elle mange enfin à son aise et à sa faim les grains de raisin que les oiseaux avaient fait tomber. La présence humaine est plus nette que dans la série de Ken Lilly ; *L'Hiver à l'étang bleu* met en scène un père et son fils partis dans les environs pour se chercher un épicéa comme arbre de Noël. Les promeneurs observent un pic, une biche et ses faons ; ils remarquent dans la neige les traces d'un renard que le lecteur a quant à lui la chance de voir. Sur le chemin du retour, le père abat un peuplier tout en expliquant à l'enfant le pourquoi de ce geste surprenant : « Maintenant les cerfs vont pouvoir manger à leur faim. Quand on abat un peuplier en hiver, il pousse des rejets au printemps, non seulement sur la souche, comme c'est le cas pour la plupart des arbres, mais aussi à partir des racines tout autour. » Dans ce dernier ouvrage, c'est un message d'harmonie entre l'homme et la nature qui est délivré aux enfants.

Toshi Yoshida

Citons encore la série japonaise de Toshi Yoshida. Douze titres sont parus chez Fukutake Shoten, à Tokyo, entre 1982 et 1988. La traduction française a été publiée à L'École des loisirs entre 1985 et 1989. C'est une



La Querelle, ill. T. Yoshida, L'École des loisirs

extraordinaire épopée de la vie animale en Afrique orientale. On y rencontre les principales espèces de la savane, éléphants, gnous, impalas, rhinocéros, lions. Le paysage se déploie tout en largeur grâce au format oblong. Chaleur et lumière y vibrent dans une immensité ocre-orange. Levers et couchers de soleil y sont particulièrement spectaculaires ; les oranges, les rouges et les violets embrasent fastueusement l'espace. Le mouvement et la vitesse des fauves sont rendus avec une force rarement atteinte dans l'art de l'illustration. L'entrecroisement des récits confère une unité à l'ensemble des épisodes qui se suffisent cependant chacun à eux-mêmes.

Un projet riche et révolutionnaire

Si j'ai retenu ces livres, c'est parce que j'y reconnais à la fois l'esprit humaniste et l'engagement de Paul Faucher. Il me paraît remarquable que la perspective introduite

par le Père Castor, à partir de 1931, se révèle fécondante tout au long de l'histoire de l'édition, depuis lors et jusqu'à aujourd'hui. « Sans les réalisations du Père Castor rien de ce qui a suivi et de ce qui suivra n'aurait été possible » écrivait très lucidement Marc Soriano, en conclusion de son article « Paul Faucher », dans son *Guide de Littérature pour la jeunesse*. Ces différentes publications parues en France, en Angleterre, aux États-Unis ou au Japon en sont la preuve.

Paul Faucher présentant *Le Roman des Bêtes* expliquait quelles avaient été ses options¹ : « En opposition avec la niaiserie et le faux merveilleux, ces petits ouvrages apportaient aux enfants le vrai merveilleux : celui de la nature et de la vraie poésie : celle de la réalité. »

Si cette collection a fait date, comme bien d'autres publications du Père Castor qui ont lié lecture, jeux, imagination, activités physiques, manuelles et créatives, c'est qu'elle est

1. Conférence de Girenbad, de 1957, prononcée par Paul Faucher, intitulée *La Mission éducative des Albums du Père Castor*. Le titre de cet article en est une citation.

née d'un projet, si vaste et si construit, que des éditeurs comme Gallimard, quoiqu'intéressés, avaient été effrayés par son ambition.

Riche substance assimilable

Au cours de la fameuse conférence de Girenbad qui a été tant de fois utilisée par les commentateurs, de Marc Soriano à Claude-Anne Parmegiani, pillée par d'autres sans mention des sources, et dans laquelle j'ai puisé abondamment moi-même, Paul Faucher a expliqué qu'il voulait d'abord « toucher les enfants » ; et d'observer que parmi les thèmes favoris de cet âge, la vie des bêtes faisait pratiquement l'unanimité.

« Un sujet qui les intéresse sûrement, qui les passionne toujours, c'est la vie sous toutes ses formes, la vie de la nature, la vie des bêtes, ses situations et ses problèmes fondamentaux. »

La Vie des Bêtes

Les différents volumes écrits par Lida Durdikokova, qui signe de son seul prénom, et mis en images par Feodor Rojankovsky, dont le nom est abrégé en Rojan, sont structurés de la même façon.

Une espèce animale, des adultes et leurs jeunes : l'écureuil, le lièvre, le canard sauvage, le hérisson, l'ours...

Un milieu naturel : le bois, la plaine, l'étang, le jardin, la forêt...

Une année et ses quatre saisons, printemps, été, automne, hiver.

Le récit relate la première année de la vie d'un petit qui se révèle particulièrement turbulent, au sein de sa fratrie.

À la fin des 36 pages, le ou les héros à la naissance desquels on a presque assisté ont pleinement conquis leur autonomie. « Quant à vous mes enfants, explique Plumette, dans *Plouf, canard sauvage*, il faut que vous

sachiez que cette première mue est l'événement le plus important de votre vie... Voici que vous allez devenir canes et canards... Vos ailes vous porteront, en moins d'un jour, du pays de la brume au pays du soleil. Une vie nouvelle va commencer pour vous... ». Si deux ans s'avèrent nécessaires pour que ce stade soit atteint, la narration couvre les deux années ; ce qui est le cas pour *Bourru l'ours brun*. Au terme du parcours, Bourru a accumulé une telle expérience que sa mère constate : « Ce n'est plus un enfant. Le voilà en âge de se conduire seul. D'ailleurs, nous nous séparerons bientôt. Il est bon qu'il se prépare à la vie solitaire des ours. Qu'il aille donc chaque jour où bon lui semble. »

Fréquemment le livre s'ouvre sur les préparatifs qui précèdent la naissance. Quick et Rouquette, dans *Panache l'écureuil*, après avoir bien gambadé et sauté d'arbre en arbre, sentent qu'il faut passer aux choses sérieuses, à savoir la construction du nid qui accueillera les petits à naître. Plumette-lacane-sauvage, dans *Plouf canard sauvage*, jette un regard attendri sur ses huit œufs. Si la naissance ouvre quelquefois le récit, la mort le clôt parfois. La fin de *Martin Pêcheur* émeut le lecteur dont les yeux se mouillent de larmes. Dans cet album, le cadre temporel est élargi pour faire place aux grands mystères de la vie et de la mort. Six années ont passé. De l'eau... beaucoup d'eau... a coulé sous le petit pont blanc qui fait le gros dos. Martin et Martine ont élevé chaque année au printemps une nouvelle couvée qui les a quittés à l'automne. Un jour brumeux, alors que des feuilles jaunies sont emportées par le courant, le cri de Martin s'est altéré et Martine a perçu la détresse de son fidèle compagnon. Elle tente de le nourrir tandis que le vieil oiseau épuise ses ultimes forces, essayant de se tenir sur sa branche... Après la mort de Martin, la narratrice entend la triste plainte de Martine. « Je ne vois pas Martine, mais je sais que

c'est elle qui pleure. Oui, c'est elle. Tels sont l'amour et la fidélité des martins-pêcheurs que, si l'un meurt, l'autre ne peut lui survivre. Il cherche la solitude, il ne vole plus, ne mange plus, jusqu'au jour où son cœur cesse de battre. »

Conte merveilleux, roman d'apprentissage, documentaire narratif

La narration oscille entre plusieurs genres littéraires. Si le conte merveilleux est structuré autour d'épreuves qualifiantes, conséquences parfois d'une transgression, et s'il correspond à un parcours initiatique au terme duquel le héros, après un combat triomphant, entre pleinement dans la vie d'adulte, les différents volumes de la collection s'apparentent à ces récits merveilleux. Au cours de leur première année, les jeunes ne cessent d'affronter de multiples dangers. Y a-t-il épisode plus proche d'un début de conte que ce passage de *Plouf canard sauvage* ? Maman Cané était allée rejoindre Colvert

dans les Marais-Perdus et avait bien recommandé à ses

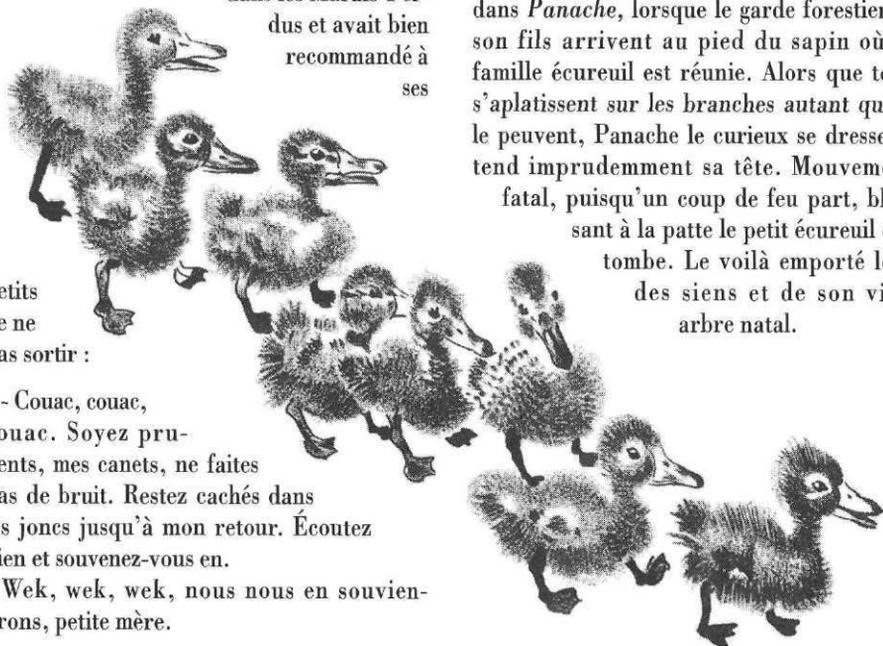
petits de ne pas sortir :

« - Couac, couac, couac. Soyez prudents, mes canets, ne faites pas de bruit. Restez cachés dans les joncs jusqu'à mon retour. Écoutez bien et souvenez-vous en.

- Wek, wek, wek, nous nous en souviendrons, petite mère.

Cependant, Plouf se mit en tête d'aller voir les petits pilets, à l'autre bout de la mare. »

Comme tout enfant lecteur, on a deviné la suite. À « la transgression », fait suite « la malfaisance », pour employer la terminologie de Vladimir Propp. Dès que Plouf s'est écarté des roseaux, il est devenu une véritable cible pour un rapace au bec crochu, aux grandes griffes et à l'œil méchant. Le faucon fond sur Plouf qui, conformément à son nom ainsi que dans un récit mythique, plonge jusqu'aux roseaux. Il échappe de justesse aux serres du prédateur, en restant sous l'eau, à moitié enfoncé dans la vase, laissant seulement passer son bec pour respirer. Plouf se tire d'affaire grâce à la rapidité de sa réaction et à sa merveilleuse adaptation au milieu. Cette adresse le qualifie aux yeux de sa mère, qui, à son retour, oublie de gronder le désobéissant pour lequel elle éprouve admiration et tendresse. « Il ira loin », pense-t-elle, dans sa tête de maman. Dans d'autres cas, l'animal chassé est perdant ; il est devenu la victime de l'antagoniste. Ainsi en est-il dans *Panache*, lorsque le garde forestier et son fils arrivent au pied du sapin où la famille écureuil est réunie. Alors que tous s'aplatissent sur les branches autant qu'ils le peuvent, Panache le curieux se dresse et tend imprudemment sa tête. Mouvement fatal, puisqu'un coup de feu part, blessant à la patte le petit écureuil qui tombe. Le voilà emporté loin des siens et de son vieil arbre natal.



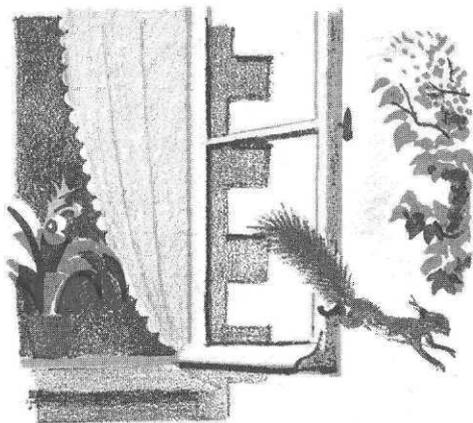
« Quand il reprit de nouveau conscience, il se rendit compte qu'il était enfermé dans un petit espace grillagé. Il ne voyait plus ni les arbres, ni les feuilles des fraisiers, ni la source, et il ressentit dans son petit cœur une immense tristesse. »

Tel Hans, dans *Hans et Gretel*, il est bien nourri, et s'il n'a pas à craindre ici d'être dévoré, il est condamné à la prison à vie. On sait que, parmi les formes que peut prendre le combat final avec l'adversaire, figure la ruse qui permet au héros de triompher. C'est ce qui se passe ici lorsque, profitant d'une double distraction de son gardien qui avait oublié de refermer la porte de la cage, Panache s'enfuit par la fenêtre ouverte, recouvrant la liberté perdue.

L'association conte merveilleux et Roman des Bêtes est plus nette encore, ailleurs. Dans *Froux le lièvre*, Lida n'hésite pas à assimiler des caractéristiques de l'animal à des dons magiques ; deux d'entre eux sont bien connus des enfants à travers des récits traditionnels. Les levrauts auraient reçu de Mère Nature, à leur naissance, trois cadeaux qui assurent leur survie : un manteau invisible, deux cornets magiques et des bottes de sept lieues.

« Le manteau invisible des lièvres, c'est leur fourrure couleur de terre. Les cornets magiques, ce sont les grandes oreilles qui enregistrent le moindre bruit à plusieurs kilomètres à la ronde. Les bottes de sept lieues, ce sont leurs pattes. (...) Les pattes les plus rapides et les plus silencieuses du monde. »

Contes merveilleux, mais tout autant romans d'apprentissage et documentaires narratifs. Les enfants lecteurs s'identifient aux animaux dont ils découvrent les aventures. Et ils le font aisément parce que Lida humanise



Panache l'écureuil, ill. F. Rojankovsky, Flammarion
(Albums du Père Castor; Le Roman des Bêtes)

ses personnages, les dotant d'une double nature. « Ils se poursuivent comme des enfants » écrit-elle à propos de Quick et Rouquette. Par ailleurs, leur animalité est d'autant plus manifeste que les images de Rojankovsky sont exclusivement naturalistes.

Le récit est conduit d'après les situations rencontrées dans la réalité par le hérisson, ou le phoque, ou le coucou... Le comportement de chaque espèce dans son milieu est scrupuleusement observé et décrit. Par contre, les animaux et leur petits sont humanisés « à l'aide » de ce que, dans son étude *Les Petits Français illustrés*², Claude-Anne Parmegiani appelle « une dérive langagière ». Et de fournir quelques exemples (p.265) : éducation à la place d'apprentissage, ongles à la place de griffes, maman à la place de mère. D'une manière générale d'ailleurs le vocabulaire employé convient à l'enfance et la perspective éducative, voire moralisatrice, est fréquemment présente. Lida parle de « bons élèves » à propos de Polka et Bourru, Panache est considéré par les siens comme

2. Claude-Anne Parmegiani : *Les Petits Français illustrés 1860-1940*, Le Cercle de la Librairie, collection Bibliothèque, 1989.

« désobéissant, curieux, gourmand ». L'un des passages les plus explicites de cette dérive langagière, c'est le programme proposé à Polka et Bourru, expression parfaite des idéaux de « l'Éducation Nouvelle », ainsi que le faisait remarquer François Faucher dans une conversation privée, lors du vernissage de l'exposition « La Maison des Trois Ours, Hommage à Rojankovsky », présentée dans le cadre du 10^e anniversaire de la Maison du Livre, de l'Image et du Son de Villeurbanne. Je vous renvoie aux pages 10, 11 et 12, dans *Bourru l'ours brun*. L'école et la vie ne font qu'un, l'école c'est la vie, faite d'expériences, de tâtonnements, d'audace et d'efforts physiques.



Bourru l'ours brun, ill. Rojan, Flammarion
(Albums du Père Castor ; Le Roman des Bêtes)

« L'ÉCOLE, c'est la Forêt

HORAIRE. Pas d'horaire. Ce sont les circonstances et les hasards de la promenade qui provoquent les exercices.

DISCIPLINE. Si les enfants commettent une imprudence, ou font un exercice de travers, Pestoun leur donne une taloche. Pour une faute grave, c'est maman qui corrige.

Pluche n'est pas de ces mères qui passent leur temps à houspiller leurs petits. (...)

Non. Elle les laisse jouer à leur guise, sauf en cas de danger réel. Elle encourage même les entreprises hardies en léchant le museau du plus audacieux. »

Si l'anthropomorphisation domine du côté des héros majeurs, lorsque le milieu est dépeint, Lida décrit simplement ce qu'elle observe, communiquant son savoir sans emphase. Elle utilise rarement le « je », pourtant elle l'a fait dans *Martin Pêcheur*. « Muette d'étonnement, j'observais pour la première fois la montée des civelles. Connaissez-vous la merveilleuse aventure de ces petites anguilles transparentes comme le verre et pas plus longues que le doigt ? Elle nous viennent des côtes d'Amérique... », etc. Et en quelques lignes nous avons tout appris ou à peu près sur les mœurs des civelles et des anguilles. On retrouve ce type d'information rapide, efficace et didactique dans un autre passage du même livre, lorsque les larves d'éphémères montent au ras de l'eau, déchirent leur peau fragile, et s'envolent pour quelques instants dans la lumière du soleil couchant avant de retomber et puis mourir, non sans avoir déposé dans le ruisseau des milliers de petits œufs.



LES BOTTES DE SEPT LIEUES

Froux le lièvre, ill. Rojan, Flammarion (Albums du Père Castor ; Le Roman des bêtes)

L'écriture de Lida

Dans l'interview qu'il avait accordée à Maurice Boissais, Paul Faucher insistait sur le fait qu'il ne suffisait pas d'être documenté et d'écrire agréablement pour capter l'intérêt des enfants. « Il y faut un amour vrai des enfants, pénétré de poésie, un sens du dialogue juste sans puérilité. De pareils dons sont rares. J'eus la chance de les trouver très près de moi dans la personne de ma femme. (...) Ces dons apparaissent également dans tous les contes de Marie Colmont. »

Même si les livres de la collection présentent des traits communs, chacun est bâti de manière originale. La rencontre avec l'animal-titre est amenée avec habileté. Contact immédiat dans *Panache*. Dialogue « flûté » entre le coucou et l'enfant, en prélude à *Coucou*. Écriture en « je », privilégiant l'expérience personnelle de la narratrice, dans *Martin Pêcheur* et qui introduit son récit à partir d'un relevé de traces.

Claude-Anne Parmegiani remarque que « le texte de Lida fait appel au sentiment de complicité, à l'attirance sensuelle que ressent l'enfant envers l'animal » (op. cit. p.264). J'ajouterai, pour ma part, que je le trouve vif, enjoué, et expressif, ménageant une large place

aux effets sonores. De nombreuses onomatopées ouvrent ou ponctuent les dialogues, faisant lien entre l'animalité du personnage et les propos humains qui lui sont prêtés par la suite. S'appuyant parfois sur des interjections, la phrase épouse les mouvements du héros. Nous voyons Panache bondir lorsqu'il s'enfuit. « Tout doucement, Panache sort la tête, regarde à droite, regarde à gauche : personne nulle part. Hop ! le voilà hors de la cage, et hop ! le voilà sur la fenêtre ouverte, hop ! hop ! hop ! dans le jardin, et hop ! sur le petit mur. »

Fréquentes sont les exclamations qui traduisent l'émerveillement, l'enthousiasme, la peine, la joie. Lida excelle à faire ressentir les émotions. Ce qui me touche particulièrement, c'est la poésie du cosmos, le grand cycle de la vie et de la mort... et du retour toujours triomphant de la vie ; le cycle des saisons qui nous rend palpable l'écoulement du temps ; le cycle du jour, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, suivi de l'empire de la nuit.

Feodor Rojankovsky

C'est ici un point commun entre l'art de Lida et celui de Feodor Rojankovsky³. Ouvrons *Plouf* : première image. Un cercle blanc dont le pourtour rougeioie... des rayons jaunes

3. Dans cette communication, on a réduit l'analyse de l'apport de Rojankovsky dans la mesure où Isabelle Nières, dans le même colloque, traitait des novations graphiques et plastiques chez le Père Castor.

inondent la page ; des canards sauvages, hauts dans le ciel, traversent l'espace aérien ; la terre s'éveille au tout petit matin, bleutée encore du sommeil de la nuit ; dans le troisième tiers de l'image, l'eau du marais scintille, blanche dans l'axe solaire, teintée de jaune en dehors ; à l'avant-plan, proches des roseaux verts, une cane et ses petits s'ébrouent, superbement rouges. Les couleurs et la composition exaltent les quatre éléments, feu, eau, air, terre.

Rojankovsky était amoureux fou de la nature et plus spécialement du monde animal. On a répété que, pour la réalisation des images du Roman des Bêtes, il n'avait pas hésité à élever un canard dans sa baignoire, un hérisson dans son jardin, un écureuil dans une cage sur son balcon au Plessis-Robinson. Tout le monde admire la qualité de son trait,

la justesse de la représentation des attitudes, son sens de la couleur. Je voudrais renvoyer à la contribution de Philippe Dumas parue dans l'ouvrage collectif édité par les Trois Ourses, à l'occasion de l'exposition de Villeurbanne. Regard d'artiste sur un artiste qui l'a précédé, marquant son enfance avec bonheur. Philippe Dumas évoque l'extraordinaire vitalité qui se dégage des images merveilleuses, poétiques et réalistes de Rojankovsky.

Nous avons commencé en soulignant que l'esprit Père Castor continuait à vivre aujourd'hui. Plus qu'une vision du monde, c'est une manière d'être au monde qui a été proposée aux enfants. Il importe de reconnaître dans ce que nous sommes devenus ce que nous devons à Paul Faucher et aux auteurs et artistes avec lesquels il a œuvré. ■



Plouf, canard sauvage, ill. F. Rojankovsky, Flammarion (Albums du Père Castor, Le Roman des Bêtes)